

MOREL-BROCHET, Annabelle et ORTAR, Nathalie (2012) *La fabrique des modes d'habiter : homme, lieux et milieux de vie ?* Paris, L'Harmattan, 313 p. (ISBN 978-2-296-96090-9)

Mathis Stock

Volume 57, numéro 161, septembre 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1024911ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1024911ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Stock, M. (2013). Compte rendu de [MOREL-BROCHET, Annabelle et ORTAR, Nathalie (2012) *La fabrique des modes d'habiter : homme, lieux et milieux de vie ?* Paris, L'Harmattan, 313 p. (ISBN 978-2-296-96090-9)]. *Cahiers de géographie du Québec*, 57(161), 309–310. <https://doi.org/10.7202/1024911ar>



**MOREL-BROCHET, Annabelle et ORTAR, Nathalie (2012) *La fabrique des modes d'habiter : homme, lieux et milieux de vie*? Paris, L'Harmattan, 313 p. (ISBN 978-2-296-96090-9)**

Le livre est construit en quatre parties: la première s'intéresse aux liens sensoriels et affectif des habitants. Elsa Ramos y défend la thèse de la territorialisation fragmentée de l'identité, mais en recourant à la métaphore peu opérante de « racine » pour décrire l'attachement. Annabelle Brochet-Morel décrit les mémoires, habitudes et maîtrises spatiales des habitants qui valorisent des lieux géographiques. Lucile Grésillon se penche sur la sensorialité et tente d'étudier le fait de « sentir son lieu ». La deuxième partie porte sur les tensions qui surgissent dans l'occupation d'un logement quand émergent des problèmes. Cécile Vignal travaille sur les arbitrages résidentiels en milieu ouvrier, Blandine Glamceviski identifie le lien entre milieu rural et modes d'habiter des femmes. Julien Langumier examine les modes d'habiter après une inondation. La troisième partie porte sur les façons de s'approprier l'espace public. Magali Paris travaille sur l'appropriation du jardin, Pauline Frileux sur le rapport à autrui et au vivant dans les jardins pavillonnaires, Anne Jarrigeon sur la façon dont l'espace public est investi corporellement. Enfin, la quatrième

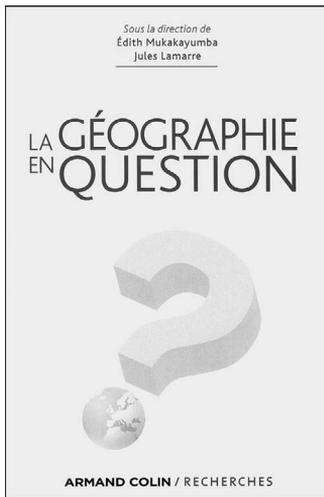
partie retrace le rapport à l'ailleurs. Christophe Granger nous parle des vacances au XIX<sup>e</sup> siècle, Irène Dos Santos du contexte migratoire et Nathalie Ortar des résidences secondaires.

Toutes les contributions retracent certes des éléments empiriques multiples, mais aucune n'engage une contextualisation conceptuelle ou méthodologique et ne propose un état de la question à partir duquel on pourrait mesurer le chemin parcouru par les recherches documentées ici. Le véritable travail de contextualisation est proposé dans l'introduction, où Annabelle Brochet-Morel et Nathalie Ortar indiquent comment l'ouvrage s'insère dans le contexte actuel des études de « l'habiter ».

Le premier chapitre est à part. Il s'agit d'une sorte d'envoi de Nicole Mathieu, qui vise à défendre et illustrer le concept de mode d'habiter. L'auteure y retrace son parcours personnel au sein de la sociologie depuis les années 1970 et explique comment elle se positionne par rapport à ce terme. La définition est présentée au lecteur à la fin du texte seulement: « Le concept de "mode d'habiter" est construit pour permettre d'appréhender l'ensemble des relations (évolutives) qui s'établissent entre ces deux pôles généralement pensés séparément: les lieux et les milieux d'une part, les individus et "les gens" d'autre part » (p. 51). On n'a malheureusement pas trouvé d'élément plus explicite dans tout le texte qui préciserait un tant soit peu la notion et dirait en quoi le concept de mode d'habiter se distingue d'autres concepts et délimite des éléments spécifiques. Il est par conséquent totalement illusoire de prétendre que « le chantier ouvert par la mise à l'épreuve du concept de mode d'habiter est immense, mais les premiers résultats sont déjà très prometteurs » (p. 53). On peut même affirmer le contraire: puisqu'il n'y a pas de confrontation à de multiples propositions existantes, la mise à l'épreuve du concept n'est pas amorcée. Il reste une question intéressante, posée: « La question cruciale pour les sciences sociales aujourd'hui est bel et bien d'oser (re)penser les rapports de l'espèce humaine aux lieux et aux milieux qu'elle habite »

(p. 35). C'est exactement ce que propose la géographie, notamment francophone, depuis une quinzaine d'années, à travers de multiples publications qui se positionnent par rapport aux questions de la mobilité accrue dans les modes ou styles d'habiter. Peut-être aurait-il été fructueux de les confronter.

**Mathis Stock**  
**Institut Universitaire Kurt Bösch (IUKB)**



**MUKAKAYUMBA, Édith et LAMARRE, Jules (dir.) (2012) *La géographie en question*. Paris, Armand Colin/Recherches, 319 p. (ISBN 978-2-200-28040-6)**

Cet ouvrage rassemble les textes des communications présentées lors du colloque international (ACFAS les 11 et 12 mai 2011), sur le thème «Qu'advient-il de la géographie?». Divisées en quatre parties cohérentes, «Les maux de la géographie», «La prise en compte des contextes nationaux», «L'appel de la géographie: le cas québécois» et, «Il y a celles et ceux qui pratiquent la géographie autrement», les contributions sont sérieuses, substantielles et d'une grande diversité. Comme c'est le cas souvent dans ce type d'ouvrage, on cherche le fil conducteur ou une impression générale, alors même qu'on

partage plus facilement certains propos. Chacun y trouvera certainement matière à réaliser sa propre composition.

Pour le lecteur non familier de la géographie québécoise, l'absence de géographes universitaires actifs étonnera. Est-ce le fait de conflits de personnalité? C'est possible, surtout à la lecture du témoignage des déconvenues d'Édith Mukakayumba, mais aussi de l'analyse fine de Jules Lamarre de la situation des «Ph.D.». Est-ce le fait d'un désintérêt de la géographie universitaire à l'égard des défis qui se posent à la géographie? Est-ce le fait d'une volonté de ne plus remettre en question les choix effectués, de se tenir à distance de toute controverse? Des sujets qui fâchent? Au prix de délaisser une vision humaniste et sociale de la géographie, des universitaires semblent le croire, notamment Rodolphe De Koninck, Henri Dorion, Christian Morissonneau, Clermont, Dugas et Laurent Deshaies. Certains ont choisi de livrer un témoignage, d'autres ont préféré la critique, d'autres proposent une analyse dans une perspective historique ou épistémologique.

Pourtant, les questions posées furent jugées assez sérieuses pour que l'Union Géographique Internationale, et son vice-président, Dietrich Soyeze, s'intéresse au colloque et à la publication des actes. C'est qu'au-delà du particularisme québécois, la situation de la géographie inquiète dans plusieurs pays, où les problèmes soulevés se manifestent aussi, certes sous d'autres formes: l'utilité de la géographie, les bonheurs et malheurs de la technologie (SIG), la crise de la géographie physique face aux études environnementales, le «tournant culturel». On lira avec intérêt Yvonne Veyret sur la géographie physique en France, Christian Vandermotten sur la géographie en Belgique, ainsi que le témoignage d'Éric Waddell. Mais aussi la «petite histoire» de la géographie à travers les tribulations de l'Institut de géographie, de Bertrand Lemartinel, ainsi que les textes, plus analytiques et optimistes,

